

Se construire malgré l'impossible deuil !



Lundi 29 Janvier 1973, je viens d'avoir quatorze ans. Je suis assis à côté de ma mère, mes sœurs et mon frère sous le chapiteau dressé, pour l'occasion, sur le parvis de la mairie. Le ciel est gris et il bruine. Il y a quatre jours, mon monde a basculé. Un trou béant s'est formé dans mon univers. À quelques mètres de nous, le cercueil de mon père repose sur le catafalque. Ils sont quatre - peut-être six autour de lui... Je ne me souviens plus précisément. Certains ont les yeux rougis, d'autres la mine grave. Quand j'ose lever le regard, je me rends bien compte qu'il y a du monde, beaucoup de monde ! James prend la parole. Lui aussi a les yeux rouges. C'est son meilleur ami qui est parti et les mots sincères sont difficiles à dire : "... souvent nous nous posons la question : qu'aurait fait Jean s'il avait été là ? ". Il sait que dans quelques jours ses camarades lui demanderont d'assumer la relève.

Après les discours, on nous invite à monter dans le bus funéraire, précédés des véhicules recouverts de milliers de fleurs. Tout le long des deux kilomètres qui nous séparent du petit cimetière de La Courneuve, j'aperçois la foule sur les trottoirs et derrière nous. Elle est impressionnante. Le lendemain, la presse locale écrira que « sept mille personnes sont venues rendre un dernier hommage à leur maire ».

Arrivés au petit cimetière, nous descendons du véhicule. Nous marchons tous les cinq derrière le cercueil, côte à côte, frères et sœurs, soudés pour soutenir notre mère. Elle est courageuse, digne et discrète comme elle l'a toujours été. Elle a beaucoup pleuré. Mais en ces moments publics, sa dignité force le respect.

Après la cérémonie, nous nous retrouvons en famille chez l'un de mes oncles. C'est le moment du réconfort. Le cocon familial se resserre après ces derniers jours où se sont succédés, dans l'appartement, les membres de la famille éloignée, les vrais-faux cousins à la larme facile de la communauté italienne, les amis, les camarades, les représentants officiels. Ma mère, fidèle à elle-même, est là pour tous. Bien sûr, dans cette intimité familiale, elle exprime sa douleur. Mais elle dit aussi les mots qui touchent à un de ses neveux pour lui dire combien mon père l'aimait. Elle enlace une autre nièce pour partager un moment de tendresse.

C'est un dernier moment de réconfort avant de plonger avec incertitude dans cette nouvelle vie, cette vie d'après. Je suis dévasté et, en même temps, je ressens une immense fierté d'être un des enfants de ce père qui nous a tant donné en si peu de temps. Désormais, rien ne sera plus comme avant. Rien ne sera comme j'aurais pu l'imaginer lorsqu'il illuminait notre quotidien de son incroyable présence.

Il n'y avait pas d'autre introduction possible. Presque cinquante ans plus tard, si la douleur a disparu depuis bien longtemps, l'émotion et le manque restent intacts. Comme à chaque fois que je parle ou qu'on me parle de lui, je sais que je ne pourrai pas finir ces quelques lignes sans avoir la gorge serrée tant son absence est cruelle encore aujourd'hui. Notre relation, si dense, est restée inachevée.

Je n'ai pas eu le choix. J'ai dû apprendre à vivre sans lui, mais toujours avec son souvenir et l'image, sans doute en partie fantasmée, de ce qu'il était . Tous, amis, camarades, CourneuvienS vantaient et vantent encore ses grandes qualités humaines. Il en était de même à la maison. Bien sûr, il avait sans aucun doute des défauts, je les perçois aujourd'hui. J'ai très rarement entendu parler de lui avec des reproches et, quand cela est arrivé en dehors du cercle familial, je me suis toujours braqué. Je n'ai pas eu la chance de finir de grandir avec lui alors : *"...laissez moi le meilleur de lui ..."*. J'assume ce choix.

Le choc de son décès m'a fragilisé. Une fragilité émotionnelle que je traîne en permanence. J'essaye d'en faire un atout. Néanmoins, je pense avoir réussi à me construire sans jamais avoir eu envie de reproduire ce qu'il était. Je n'ai jamais fait mienne la phrase de James en demandant : *"Mais qu'aurait fait Papa s'il avait été là ?"*. Certes j'ai souvent eu ce réflexe de me demander ce qu'il aurait pensé des situations auxquelles j'ai été confronté sans jamais imaginer que nous aurions été en osmose.

Pour me construire, je n'ai pas pu l'affronter et me confronter à lui . Comme tout ado, j'ai cherché le conflit. Alors c'est avec certains de ses compagnons de route que je l'ai trouvé. Sincères et bienveillants, ils voulaient, en sa mémoire, accompagner mon passage à la vie adulte. De fait, ils m'ont aidé à me forger le caractère. Qu'ils en soient remerciés car si ce fut parfois frontal, ils n'ont jamais songé à remplacer mon père.

Très vite, j'ai voulu maîtriser ma vie sans que son image ne vienne interférer dans mes choix. Durant les années qui ont suivi , j'ai croisé de nombreuses personnes qui l'avaient connu. Dès que, derrière la question : *" tu es le fils de Jean ?"* se profilait l'attente d'une attitude, je me faisais un malin plaisir de répondre : *"Oui , mais ce n'est pas de ma faute !"*. Je revendique cette filiation mais je n'en ai jamais profité. C'eût été faire injure à sa mémoire et faire obstacle à ma liberté. Je me suis toujours donné comme ligne de conduite de faire selon mes choix. Gagner mon libre arbitre et être un homme libre m'a pris beaucoup plus de temps. Même si j'éprouve une immense fierté pour ce qu'il a été, je n'ai jamais « voulu faire comme Papa ». Mais j'ai toujours voulu être fidèle aux valeurs, aux savoir-être que Maman et lui nous ont transmis.

L'épreuve de sa mort prématurée, l'immense émotion que sa disparition a suscitée et, plus que tout, le manque que j'ai ressenti auront marqué ma vie. Il n'y a pas de hasard si mes récits commencent par celui-ci. Il y a un avant et un après le 25 janvier 1973. Aujourd'hui, je sais que je ne ferai jamais le deuil. Il m'a fallu beaucoup de temps pour le comprendre, pour l'admettre et l'accepter. Jusqu'ici, j'ai aimé la vie que je me suis construite. La mort de mon père, épreuve fondatrice après une enfance qui a été très heureuse. Elle n'a pas freiné mon bonheur de vivre, bien au contraire. Une façon de lui rendre hommage et de lui dire merci ? Ma vie a été belle. Ma vie est belle !

Jacques Houdremont mars 2020

Texte extrait du site : [Mémoires inutiles d'un citoyen ordinaire, ou le voyage tortueux d'un apprenti en humanité !](#) En cours d'élaboration

